

SÉANCE
PUBLIQUE ET SOLENNELLE

DU 27 JANVIER 2002



Hommage aux nouveaux membres honoraires



par le secrétaire perpétuel
Jean-Claude Bonnefont

Bien que notre séance solennelle soit vouée par la tradition à la distribution de nos prix, rien ne nous interdit d'y rendre un témoignage de reconnaissance, d'admiration et d'amitié à certains de nos membres, qui nous ont longtemps honorés de leur présence, et que seuls l'âge ou la maladie éloignent de nous aujourd'hui.

Permettez-moi de commencer, s'il vous plaît, et au bénéfice de l'âge, par le doyen **Jean Schneider**. Agé aujourd'hui de 98 ans, il est entré dans notre compagnie et a été élu membre titulaire le 1^{er} juin 1945, à une date où l'académie décimée par l'interruption due à la guerre devait songer à reconstituer son effectif ; promu membre honoraire dix ans plus tard à cause de son manque de disponibilité, il a été réintégré dans ses prérogatives de membre titulaire depuis octobre 1981.

Historien du Moyen Age, sa magistrale thèse de doctorat consacrée à la ville de Metz lui a ouvert les portes d'une très brillante carrière universitaire. Il incarnait pour nous toutes les qualités, je devrais même dire les vertus, de l'ancienne université française. Le temps lui a manqué pour remplir parmi nous les fonctions électives qui incombent tout à tour aux membres de notre bureau. Il est vrai qu'en outre de ses tâches professorales et décanales très lourdes, il devait se partager entre trois académies : la nôtre, l'Académie nationale de Metz, dont je salue ici le président, et la prestigieuse Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle il appartient depuis 1968 comme membre libre non résident ; sans compter toutes les sociétés savantes et tous les organismes universitaires auxquels il a apporté son concours. Dirai-je quelle a été sa réaction lorsque nous lui avons proposé de devenir membre honoraire, pour permettre l'accueil de confrères plus jeunes ? Elle fut de dire : mais pour-

quoi n'y avez-vous pas pensé plus tôt ? Pourquoi, au fait ? Sans doute parce qu'aux âmes bien nées, dont il fait partie, la valeur ne fait qu'augmenter avec le nombre des années.

Après le maître, le disciple. Guy Cabourdin, âgé de 79 ans, a eu pour directeur de thèse le doyen Jean Schneider. Dans cette thèse d'histoire, tout à fait remarquable, il nous a fait connaître, jusque dans les plus humbles réalités de la démographie et de la vie économique, le merveilleux printemps lorrain du XVI^{ème} et du début du XVII^{ème} siècle, dont la floraison a été brutalement séchée par l'épouvantable tempête de la guerre de Trente Ans. Entré comme associé correspondant dans notre compagnie le 5 mai 1961, devenu membre titulaire le 17 mai 1963, il a su servir et honorer l'académie comme secrétaire annuel dès 1964-1965, puis le moment venu, comme vice-président et enfin vice-président pendant l'année 1977-1978. Il nous a fait bénéficier de son savoir à l'occasion de nombreuses communications, toujours claires et parfaitement documentées. Ni trop, ni trop peu ; il a toujours su d'instinct trouver la juste mesure entre la nécessaire érudition et l'intérêt du public ; il est un pédagogue né, et cela s'est senti dans son approche à la fois modeste, fine et distinguée des questions qu'il a traitées.

L'assiduité de notre confrère est devenue moins régulière lorsque après le mariage de ses deux filles en Australie, il a pris l'habitude de nous quitter pendant une partie de l'année pour les rejoindre en compagnie de son épouse. Mais il revenait de ces terres lointaines avec des communications qui ouvraient brusquement les fenêtres trop souvent closes de notre académie et faisaient entrer dans notre salle vénérable toute la lumière, tout l'exotisme, tout le mystère aussi de ces mythiques «mers du Sud», qui ont fait rêver tant de générations de navigateurs et de savants. Aujourd'hui, le navire de Jean Cabourdin s'éloigne de notre port pour qu'un autre puisse y entrer à son tour. Saluons-le comme il le mérite ; mais le départ d'un navire ne se fait jamais sans une certaine nostalgie.

Je terminerai mon propos en rendant un hommage particulier à celui qui des trois, a consacré la plus grande partie de son temps et de ses efforts à la bonne marche de notre académie, avec un sens toujours aigu du devoir et du dévouement à l'intérêt collectif. Vous avez reconnu qu'il s'agit du général Jacques Tommy-Martin, qui sera âgé dans quelques semaines de 87 ans. Polytechnicien et officier d'artillerie, le général avait déjà derrière lui un brillant passé militaire lorsqu'il est entré dans notre académie le 19 mai 1972, en qualité d'associé correspondant, avant de devenir titulaire deux ans plus tard. Il a gravi les échelons habituels de notre *cursus honorum* et a exercé les fonctions de président pendant l'année académique 1980-1981. Au décès du chanoine Barbier, il a accepté

la lourde tâche de secrétaire perpétuel, ce qui a fait de lui la cheville ouvrière de notre académie d'avril 1986 à avril 1999. Pendant ces treize années, il a organisé nos séances et assuré une correspondance académique suivie.

Féru d'histoire militaire, le général Tommy-Martin nous a entraînés à travers les époques de l'histoire de France sur divers champs de bataille, pour des communications toujours solides et bien documentées. De Vercingétorix à Rochembeau, il a mis en évidence une certaine continuité des traditions et des attitudes militaires françaises. Pour le vieux soldat qu'il fut, l'heure de la relève a sonné ; c'est dans l'honneur qu'un combattant laisse à ses successeurs le poste qu'il a tenu avec vaillance ; c'est dans l'honneur que Jacques Tommy-Martin s'éloigne de nous aujourd'hui pour d'impérieuses raisons de santé.

Je vous demande d'applaudir ces trois confrères qui, à des titres divers, ont bien mérité de notre académie ; je me permets, en votre nom à tous, de leur souhaiter encore une longue vie et je formule le vœu qu'ils puissent encore, malgré les ennuis de santé dont leur âge est responsable, venir encore parmi nous pour participer à nos travaux, comme notre règlement les y autorise et les y invite.

PRIX DE DÉVOUEMENT



Rapport de Monsieur Michel Vicq sur les prix de dévouement

Monsieur le Président, Mes chers confrères, Mesdames, Messieurs,

Une nouvelle fois, l'Académie de Stanislas m'a fait l'honneur de me désigner pour présenter les prix de dévouement et je m'acquitte de cette mission avec plaisir.

Partout la laideur existe ; mais heureusement, la beauté l'accompagne. Entre le noir et le blanc de l'existence, s'étale une palette qui préfère souvent les délices de l'aventure aux devoirs de la raison et du cœur. C'est pourtant là, Mesdames et Messieurs les lauréats, que vous avez choisi d'agir discrètement, animés par cette simplicité, cette spontanéité qui vit à l'extrémité de vos doigts.

Vos engagements et vos mérites sont une somme d'ouvrages qui s'observent la main dans la main, à la loupe de l'émotion. Dans notre société moderne et tentatrice, beaucoup sont ivres d'êtreindre ; mais ils ne savent qu'adorer. Vous, sans farder vos âmes, vous avez choisi d'habiller les visages de sourires retrouvés et de faire parler les chagrins muets, enfin délivrés. En vous dévouant aux autres, vous vous êtes efforcés d'offrir du bonheur, ce bonheur qui donne de la couleur à la vie et rappelle qu'aucun homme n'est une île.

Loin des «scapinades» et des gens sans cesse trop occupés, obsédés par le temps qui se perd, vous êtes allés droit à la sagesse et à la vérité par le courage, par une affectueuse patience, par les bras tendus à l'humanité.

Votre sincérité donne de la force, du style, du talent et un regard si fort qu'il perce l'ombre des doutes, des inquiétudes et des souffrances. Dans le silence, vous avez prouvé que la raison, bien accompagnée, avait rarement tort.

«Vous ne faites rien si vous ne faites pas reconnaître les gens de votre siècle», écrivait Molière. Comment l'Académie ne pourrait-elle pas être sensible à cette sage recommandation qui invite à dépasser la fragilité des instants pour rendre hommage à l'esprit, au cœur et aux mains généreuses ?

C'est pourquoi aujourd'hui encore, et comme elle le fait depuis 1876, l'Académie de Stanislas est heureuse d'honorer ceux qui lui ont paru être dignes de recevoir ses prix de dévouement.



Prix Cadiot, de Partouneau, Président Joly et Jeanne Roty

Il est destiné à honorer une personne méritante qui s'est dévouée pour des œuvres sociales utiles.

Votre commission, Monsieur le Président, a jugé opportun de l'attribuer cette année à Madame Jeanne-Marie Laurent, qui demeure à Nancy. Issue d'une famille lorraine, médecin spécialiste hospitalier et psychologie de formation, elle a renoncé assez tôt à de brillantes activités professionnelles pour se consacrer pleinement à l'éducation de ses quatre enfants, puis entourer d'affection ses dix petits-enfants. Mais, habitée tout autant par la foi que par le désarroi des autres, elle s'engage en 1984 au Secours Catholique de Meurthe-et-Moselle où elle met ses compétences et son expérience au service des démunis. Elle sait que la pauvreté isole des autres. Avec dans les yeux une gaieté instinctive, Madame Laurent accueille, écoute, conseille, aide et offre à ceux qui la consultent la possibilité de parler d'eux-mêmes «en entier». Son dynamisme et ses qualités de cœur la font accéder en 1990 à la présidence départementale du Secours Catholique. Elle y effectuera trois mandats de trois ans.

Bienveillance, chaleur, tendresse sont les clefs et les références de sa ligne de conduite à la tête de cette institution. Car pour elle, au-delà de l'aide immédiate, les mots qui parlent, apaisent ou guérissent, sont irremplaçables.

Vous êtes, Madame, de ceux dont on parle peu, mais qui ont dans les parages du cœur, une zone pleine et riche. Des milliers de chapelets de chagrin, de pauvreté et d'humiliation ont défilé devant vous pendant 17 ans. Vous en connaissez chaque grain. Pour leur répondre, vous avez su rendre des ruptures infimes et développer des structures à l'épreuve du

temps, puisque le Secours Catholique rassemble aujourd'hui 1 200 bénévoles répartis sur 40 lieux d'accueil où se rendent chaque année 7 000 visiteurs démunis, désorientés ou détruits.

La présence, dans cette salle, de plusieurs de vos fidèles amis du Secours catholique, témoigne de la solidarité qui y règne et de l'estime qui vous est portée.

Notre compagnie est heureuse d'honorer votre action et de vous remettre son prix de dévouement.

Hélas, Madame Jeanne-Marie Laurent ; devant répondre à un impératif personnel, ne peut être aujourd'hui parmi nous. C'est son mari, M. Jean Laurent, que j'invite à se présenter pour recevoir la récompense en son nom.



Prix du professeur Louyot

Le prix du professeur Louyot a été décerné cette année à Monsieur Lucien Muller.

S'il est à Nancy un nom indiscutable de l'œuvre sociale, et tout particulièrement dans le domaine de la gérontologie, c'est bien celui de M. Lucien Muller.

Fils d'un agent SNCF, il a fait ses débuts dans l'industrie privée comme comptable. Puis en 1959, il rejoint l'Education Nationale et entre à l'Ecole Nationale Supérieure de Géologie appliquée et de prospection minière en qualité d'adjoint administratif. Il en devient en 1971 le secrétaire général dévoué et actif. Il y fera carrière jusqu'en 1988.

Mais ses activités professionnelles absorbantes ne le détournent pas de sa vocation, l'action sociale, à laquelle il va se dévouer sans compter à travers des responsabilités multiples :

- au conseil municipal de Nancy, comme conseiller, puis adjoint pendant 18 ans ;
- au conseil général de Meurthe-et-Moselle, dont il devient vice-président chargé des affaires sanitaires et sociales ;
- à la présidence de l'Office d'Hygiène Sociale (OHS) de Meurthe-et-Moselle ;
- au groupement d'insertion des handicapés physiques (GIHP) de Lorraine, dont il devient, après avoir été membre fondateur, le secrétaire général, puis le président ;

- à la commission départementale des affaires sanitaires et sociales ;
et bien sûr, à l'Office Nancéien des personnes âgées (ONPA), dont il est le vice-président fondateur. Aujourd'hui, il en est le président en titre et le président d'honneur de l'OHS.

Je n'aurai garde d'oublier qu'il a été administrateur de l'OPAC et Commissaire départemental de Eclaireurs de France.

Autant d'engagements publics forts qui lui ont valu d'être distingué en recevant deux décorations relevant des ordres nationaux : il est chevalier de l'ordre National du mérite et officier des Palmes Académiques.

Elaboration d'une politique sociale en faveur des personnes en difficulté, mise en place du procédé «Télé-Alarm» sur l'agglomération, création du système de livraison de repas à domicile pour les personnes âgées, développement d'une politique en faveur des foyers-résidences et des foyers-clubs, structuration du plan gérontologique-handicapés résumant ce que, depuis trente ans, M. Muller construit, initie, améliore, innove pour la vie de nos concitoyens âgés. Ses difficultés personnelles n'ont jamais altéré son dynamisme, son désintéressement et son humanisme que tous saluent unanimement.

Notre renommée, M. Muller, est l'œuvre d'un cheminement et d'une prise de conscience jamais ralentis ! A l'écoute des autres, avec ce sourire accueillant qui traduit votre conviction et vos idéaux, vous êtes l'éclaireur et le chevalier courageux au milieu des préoccupations de nos aînés. Vous aimez les rencontrer qui deviennent aventures et se changent en réalités qui durent, toutes enveloppées de vigilance compassionnelle et d'amitié.

Savoir répondre sans faiblesse ni lassitude aux ordres de l'instant, transformer une promesse en droit, croire à la religion de la sincérité ont été, aux côtés du regretté professeur Gérard Cuny, vos affaires quotidiennes, celles qui permettent de voir clair en soi-même pour mieux aider les autres à marcher.

«L'Hôtel de Ville de Nancy, c'est ma maison, aimez-vous dire» ! Nous sommes donc chez vous. Voilà une belle circonstance pour que l'Académie de Stanislas vous remette, ici, le prix du professeur Louyot pour l'ensemble de votre inlassable et magnifique travail en faveur de l'action sociale.

Prix du Crédit Immobilier

Il est destiné à des personnes méritantes qui ont fait preuve de dévouement auprès de leurs semblables.

Il est apparu judicieux à votre commission de décerner ce prix, cette année à Madame Gilberte Wittmann. Nancéienne de longue date, elle a, après des études commerciales, travaillé à des postes sensibles dans plusieurs sociétés privées importantes de la région.

C'est à son départ en retraite qu'elle s'est proposée pour rejoindre l'équipe «S.O.S. Amitié Lorraine», émanation de la Fédération Nationale «S.O.S. Amitié France». Ce mouvement local, appuyé financièrement par la Ville de Nancy, la CRAM, et le Conseil général, a fêté ses trente ans en l'an 2000. Successivement écoutante, administrateur, puis responsable de formation, Madame Wittmann préside depuis 4 ans cette association forte de 40 personnes bénévoles, dont le seul objectif est, dans l'anonymat absolu, de répondre 24 heures sur 24 et tous les jours de l'année aux appels de ceux qui, tenaillés par la solitude, la violence, la drogue, l'alcool, le deuil, le chômage, connaissent l'isolement, la rupture sociale et tutoient parfois le suicide.

Tolérance, compréhension sont les phares de S.O.S. Amitié. Si la parole libre, elle est aussi structurante, car être entendu et reconnu en tant que personne est essentiel. Hommes et femmes de votre équipe, -de tous âges et tous horizons culturels et sociaux-, se relaient à l'écoute attentive de ceux qui vous appellent, pour leur offrir la possibilité de lancer un défi à l'indifférence et rendre leur humanité plus fraternelle. A ceux-là, englués dans le quotidien et fripés par le chagrin, vous proposez deux outils : le téléphone et les mots. A ces mots, qui font délivrer et partager les secrets, qui sont pleins de violence mais pas vides de sensibilité, qui sont remplis de larmes et ne regardent personne, vous répondez par les vôtres, forts d'un idéal de douceur et d'une attitude portée au respect.

Sans donner chair à des ombres parlantes qui vous resteront à jamais inconnues, vous offrez une oreille à l'indicible tristesse et aux aveux désespérés. Vos mots sont des lueurs infimes, mais ils donnent du réconfort à être entendus.

Depuis 16 ans, Madame, vous vous consacrez à cette action aussi discrète que méritoire. Aussi l'Académie de Stanislas est-elle heureuse de saluer votre dévouement, en vous remettant le prix du Crédit Immobilier.

Prix de l'Association Départementale de la Famille Française

Si le dévouement est une disposition à servir, à sacrifier ses intérêts à une cause, il trouve dans les mérites de Madame Elisabeth Schlosser sa parfaite expression.

Epouse d'un professeur de Mathématiques, elle est arrivée en Meurthe-et-Moselle en 1971. L'éducation de ses cinq enfants et une santé délicate ne vont pas la détourner d'un engagement précoce et total dans le soutien aux futures mamans dans la difficulté. Face aux obstacles que beaucoup d'entre elles rencontrent, Madame Schlosser s'investit d'abord dans une action d'écoute au sein de l'association «Liasse-les vivre». Trop étroite, la structure fusionne avec d'autres mouvements locaux pour donner -avec l'appui efficace et permanent du professeur Michel Pierson- le Comité d'accueil à l'enfant. De 1983 à 1996, avec une disponibilité et un courage que ses amis saluent avec émotion, Madame Schlosser assure les fonctions de secrétaire, de trésorière, puis de présidente du Comité de 1996 à 2000. Aujourd'hui, 50 bénévoles actifs, appuyés par 500 sympathisants, apportent leur contribution à l'action engagée par l'association à travers des publications, des conférences, des débats, des sessions de formation, des rencontres mais surtout des consultations pour aider les futures mamans qui, dans le désarroi, viennent témoigner de l'insoupçonnable. Brisées par le doute, le chagrin, les difficultés matérielles, soumises au mépris, elles n'ont plus, souvent, que le recours de la confiance.

Alors, en offrant le naturel, -celui qu'on aime dans le merveilleux-, et en évitant les mots qui gênent ou qui prennent l'allure d'une sentence, Madame Schlosser a apporté le soulagement qu'elles attendaient.

Elle a souffert pour sa cause ; elle sera toujours pour nous un modèle. Sa tâche n'était pas aisée, mais elle n'a jamais failli», écrivait récemment l'une de vos amies.

Madame, votre combat n'a pas eu de limites. Sans vous épargner, vous avez plaidé pour le choix de la liberté en faisant fi de la facilité et de la médiocrité. Vous avez été une adepte de Jean Rostand, qui écrivait : *«Il n'est aucune vie dégradée, détériorée, abaissée, qui ne mérite le respect et ne vaille qu'on la défende avec zèle».*

C'est votre honneur de l'avoir fait en donnant, au présent, votre générosité pour l'avenir.

A la médaille de la Famille Française qui vous a été décernée en 1993 et solennellement remise en 1997, l'Académie de Stanislas est heureuse de joindre, avec ses compliments, un prix de dévouement pour vos activités discrètes et appréciées.

PRIX LITTÉRAIRES



Rapport sur le Prix Georges Sadler par Monsieur Claude Kevers-Pascalis

Le prix Georges Sadler est attribué à Monsieur Noël Daum, pour son ouvrage «Daum Art Déco», qui fut présenté à Nancy au «Livre sur la Placez» en septembre 2001, par son éditeur «La Nuée Bleue».

Il nous est agréable que notre lauréat se soit déplacé depuis Paris pour se trouver parmi nous aujourd'hui, démontrant ainsi que la jeunesse ne se mesure pas seulement à l'aune des années, mais aussi à celle de l'activité intellectuelle, du talent et du dynamisme.

C'est après une longue carrière dans l'aéronautique que M. Noël Daum, polytechnicien, décida d'écrire des ouvrages consacrés à la part prise par les artistes de Nancy, et par sa famille, à la verrerie d'art. Et c'est après quatre premiers ouvrages, qu'il écrivit celui que nous couronnons aujourd'hui, ouvrage qui est à la fois un livre d'histoire et un livre d'art.

Livre d'histoire, dans lequel l'auteur présente avec la plus grande clarté comment et pourquoi le style *Ecole de Nancy* céda la place, après la première guerre mondiale, à une nouvelle manière de concevoir les objets qui ornent nos intérieurs. Ce nouveau style, qui marqua son empreinte dans bien des domaines, fut mis en valeur à l'exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925, ce qui lui valut le nom, passé dans le langage courant de *Art Déco*. L'auteur est bien placé pour décrire comment évolua le choix des formes, des motifs décoratifs, des couleurs et des matières, travaillées avec tant de talent par les verriers nancéiens, puisqu'il appartient à une famille dont le nom fait honneur à notre ville. Il est en effet le petit-fils d'Auguste Daum, frère d'Antonin Daum, qui dirigea l'entreprise familiale de 1890 à 1930, année de sa mort.

Ce livre d'histoire dans le domaine de l'art l'est aussi dans le domaine industriel. Car l'auteur y présente le portrait de ce qu'est un dirigeant

pleinement conscient des conditions de survie de son entreprise. Il s'agit ici de Paul Daum, neveu d'Antonin, qui, avec le sens de la prévision dont doit faire preuve tout dirigeant digne de ce nom, et avec le courage qu'il sut montrer devant le risque qu'engendre tout changement, sut au bon moment donner une nouvelle orientation à ses productions : renonçant à imiter d'autres entreprises qui, après la première guerre mondiale, reproduisaient sans cesse les œuvres des créateurs de naguère, il se lança résolument dans la nouvelle voie suggérée par l'évolution des goûts du public, pari qu'il réussit, puisque la verrerie Daum put poursuivre ses activités avec le succès que nous lui connaissons encore aujourd'hui, alors que d'autres disparurent.

Enfin, cet ouvrage mérite aussi d'être qualifié de livre d'art, grâce aux nombreuses illustrations dont le choix et la qualité sont le signe du soin pris par l'auteur et par son éditeur pour rendre ce livre plus attrayant.

L'Académie de Stanislas est heureuse, cher Monsieur Daum, de vous décerner son prix Georges Sadler.



Rapport sur le Prix Paul Aubry par le professeur Jean Lanher

Gérard Dalstein, *Les chantiers du fer*, n° 2 : *L'aube des hauts-fourneaux, de l'Antiquité au XIX^{ème} siècle.*

Ce volume qui vous vaut, cher monsieur, aujourd'hui la remise su Prix Paul Aubry, est le second d'une série que vous consacrez à l'«Epopée des Forges». Il s'agit bien d'une entreprise encyclopédique, et je ne suis pas le seul à souligner combien votre travail s'apparente à l'œuvre de ceux qui au XVIII^{ème} siècle ont conçu et réalisé précisément ce qu'on a appelé la *Grande Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert. L'importance de l'œuvre mise sur le chantier, sa technique de réalisation, la qualité du dessin, la précision du rendu millimétré, tout concourt à utiliser cette référence pour qualifier cette livraison au public de la suite des *Chantiers du fer*, et cela n'est pas pour déplaire aux Lorrains que nous sommes, qui nous étions habitués au rougeoiements des hauts-fourneaux qui trouaient, le soir, les horizons de nos vallées embrumées de la Fensch, du Dorlon, de la Chiers, hier, avant-hier et jadis, et qui nous ont fait croire, il y a peu, que nous tenions là un Eldorado qui allait durer ? Hélas ! Il nous reste...des restes, squelettes et vestiges muets, dont nous avons besoin qu'un homme, un peu magicien, à la main

habile, et au grand cœur, réapprenne aux générations modernes l'existence et le fonctionnement. Ce que vous faites. Et ce que vous êtes.

A travers cinq chapitres denses, de textes et d'images, doublés quelquefois de cartes anciennes, vous traitez successivement *les forges de forêt, la révolution de l'eau, du four à masse au haut-fourneau, au pied des hauts-fourneaux, l'univers des grosses forges*. Sujet technique, dira-t-on... Aride, par conséquent, réservé aux spécialistes... Il n'en est rien. La technique indispensable va de pair avec une expression empreinte d'humanité et je dirais de tendresse à l'endroit «du monde fascinant des hauts-fourneaux, en y faisant entrer des grands ensembles intégrés qui ont laissé tant de marques profondes dans les personnes, qui ont fait vivre tant de familles, qui ont pris dans leur univers toute la vie de plusieurs générations. La marque d'un temps, gravée comme un sceau dans les mémoires». Je vous ai cité, en empruntant ces quelques lignes à l'avant-propos de votre ouvrage. C'est cette marque de l'Homme qui captive votre lecteur, qui le conduit sur le long chemin parcouru depuis plus d'un demi-millénaire par les hommes du fer, qui vous fait retrouver les «frémissements des grandes étapes qui ont jalonné l'histoire de ces hommes jusqu'à ces monstres qui élèvent vers le ciel leur stature massive de plus de quatre-vingts mètres en prenant appui sur le sol lorrain de leurs quinze mille tonnes, attisant le cœur de leur volcan avec plus de cent tonnes à l'heure d'air brûlant, autant que de minerai, dévorant des montagnes de coke sans jamais épuiser leur appétit insatiable alimenté par le défilé incessant des longs trains de «chocolat» qui ébranlaient le sol des cités ouvrières s'étirant le long des voies...». C'est le Zola de *Germinal* qui vous a prêté sa plume et sa dimension épique du monde des ouvriers du feu.

Vous mettez un texte au service de l'histoire qui montre l'évolution des forges au fil des siècles, c'est-à-dire en fait, la façon dont le métal a pu être extrait du minerai, -ce qui était le premier tome- le fer d'abord, -métal pâteux-, puis la fonte, -métal liquide- enfant de l'énergie hydraulique, «qu'il faut ensuite transformer en fer». Les lieux de cette alchimie sont bien mis en valeur dans votre ouvrage, où à côté de la Meuse et du bassin de Nancy, la Lorraine du Nord tient une grande place. Le Pays-Haut cher à plusieurs d'entre nous y est bien évidemment très présent. Un pays touché au cœur, et que nous parcourons avec une nostalgie certaine. Mais votre livre fait revivre ces installations, mieux, grâce à votre volonté de leur maintien en survie par le dessin et le texte, vous avez réussi avec une équipe de quelques partenaires, «à sauver une partie basse» d'une soufflante à vapeur des hauts-fourneaux de Rombas, qui a trouvé refuge sur le site de Maron-Val de Fer, près de Neuves-Maisons...».

Dessin. Image. Couleur quelquefois. Glossaire ô combien pointu. Tout concourt à une compréhension, je dirais, pour certains, pour moi en tout cas, qui requiert beaucoup d'attention de cette extraordinaire épopée du fer, où continue à danser la silhouette de Vulcain, dans les rougeoiements du soir : leur approvisionnement, leur chargement, les entrepôts, la coulée, l'aménée et la retenue de l'eau, force motrice unique jusqu'à une époque relativement récente, la savante roue hydraulique à pales et son fonctionnement, la soufflerie, les bocards. Je serais tenté de dire : etc., non pas parce qu'il n'y a plus rien à dire, mais bien parce qu'il y a encore beaucoup d'autres choses à dire. Mais il me faut m'arrêter.

Pour conclure en effet, pourquoi ne pas réserver à notre Compagnie, cher monsieur, une séance de ce que j'appellerais de travaux pratiques sur le terrain, et qui nous conduirait, par une belle journée de juin, tout au long de la vallée du Dorlon, à partir du haut-fourneau reconstruit et classé de Cons-la-Grandville, jusqu'au site du Buré d'Orval, dont de beaux vestiges, maintenus en contreval de la splendide retenue d'eau, ont tout pur rappeler un monde évanoui, certes, mais qu'une voix autorisée comme la vôtre, ne manquerait pas de faire ressurgir aussi vrais qu'en 1842. En attendant -peut-être- cette sortie, acceptez, avec toutes nos félicitations, la distinction du Prix que le jury de notre compagnie a décidé de vous décerner pour votre bel ouvrage édité aux Editions Serpenoise.

PRIX SCIENTIFIQUES



Rapport sur le Prix Jacques Parisot par Monsieur le professeur Paul Sadoul

Le docteur Jean-Pierre Deschamps, né à Paris le 20 mars 1941, a fait toutes ses études médicales à la Faculté de Médecine de Nancy. Après son externat, où je me souviens de son passage à la clinique médicale du Professeur Michon, il exerce, de 1969 à 1978, les fonctions de Chef de Clinique en Pédiatrie au CHU de Nancy. Dès cette période, il s'intéresse aux problèmes médico-sociaux des adolescents, comme en témoigne son livre publié en 1976 : *Grossesse et maternité chez l'adolescente*.

En 1978, ayant passé l'Agrégation de Santé publique, il devient professeur à la faculté de Médecine de Nancy. Il consacre toute son activité à cette discipline. Il assume bientôt d'importantes responsabilités nationale et internationales comme membre très actif de commissions et de groupes de travail du Ministère de la santé publique, de l'INSERM et de l'OMS. Directeur du centre collaborateur de l'OMS *Santé des adolescents et des jeunes*, il effectue de nombreuses missions à l'étranger pour l'OMS et pour le Centre international de l'enfance, afin d'évaluer la situation sanitaire et mettre en place la formation d'auxiliaires médicaux et de médecins spécialistes.

En Afrique, il se rend non seulement dans les trois pays du Maghreb, mais aussi au Niger, Sénégal, Togo, Maurice et la Réunion. Il est également envoyé en mission au Chili, au Vietnam et au Québec. Alors que tant de chargés de mission internationale se contentent d'une inspection suivie d'un rapport qui reste souvent sans aucune suite, Jean-Pierre Deschamps prolonge la plupart de ses missions par des relations personnelles et par des actions qu'il poursuit souvent durant plusieurs années. C'est ainsi qu'envoyé en 1985 à l'hôpital de Saïgon, il fournit non seulement une assistance technique et matérielle mais assure aussi la formation de médecins spécialistes et d'infirmières. Il réussit à développer une fructueuse coopération dans divers domaines de la santé publique. Mal-

gré de nombreuses difficultés, il parvient à implanter à Ho Chi Minh Ville une faculté de Médecine dont certains étudiants deviennent, après la fin de leurs études, des spécialistes particulièrement compétents. Ces multiples actions entreprises par J.-P. Deschamps au Vietnam depuis 17 ans sont poursuivies grâce à des séjours personnels prolongés et à l'aide de ses collaborateurs nancéiens. Depuis peu et à son initiative personnelle, une action a été entreprise au Laos.

Ce travail remarquable fait en Asie du Sud-Est ne doit pas faire oublier celui accompli depuis une quinzaine d'années dans les pays du Maghreb, sous le patronage de l'OMS et du Ministère des Affaires Etrangères, pour l'enseignement de la santé Publique, ni du travail accompli avec la collaboration de l'INSERM au Chili dans le domaine de la recherche médicale.

Ces actions internationales prolongées et très efficaces, poursuivies avec une incroyable générosité et un parfait désintéressement n'ont pas empêché le Professeur Deschamps d'œuvrer fort utilement à Nancy. Succédant à son maître le Professeur Raoul Senault, il a dirigé durant 6 ans le centre de Médecine préventive de Nancy, créé autrefois à l'initiative du Professeur Jacques Parisot, s'efforçant de maintenir les missions de recherche confiées à ce centre lors de sa fondation.

Il est directeur de l'Ecole de Santé publique de l'Université Henri Poincaré, où il donne toute la mesure de ses compétences : en effet, il a créé plusieurs diplômes d'université : Santé publique et communautaire, santé des pays en voie de développement, Politiques européennes de santé. Ces diplômes sont complétés par une licence et une maîtrise de Sciences sanitaires et sociales et un diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) *Promotion de la santé et développement social*.

Au plan national, il préside le Conseil scientifique du Comité d'éducation pour la santé et il est membre du centre de recherche, d'étude et de documentation en économie de la santé.

Par ailleurs, le professeur Deschamps est l'auteur de nombreuses publications scientifiques, et je n'oublie pas son travail sur *l'hypertension d'origine rénale* chez l'enfant. Il a largement contribué à l'élaboration des traités de médecine pédiatrique et de pédiatrie sociale ; il a participé à la rédaction d'ouvrages collectifs publiés par les grandes maisons d'édition à diffusion nationale et internationale. Ses travaux sont surtout orientés vers le développement et la santé de l'enfant et de l'adolescent, sans oublier les problèmes médico-sociaux tels que la précarité.

En conclusion, J.-P. Deschamps, qui contribue ainsi au rayonnement de notre université Henri Poincaré et de notre ville, s'inscrit dans la

ligne de pensée et d'action illustrée si magistralement par Jacques Parisot en France et dans le monde, dont l'histoire fait l'objet d'une monographie écrite par Etienne Thévenin, et qui sera prochainement publiée. J.P. Deschamps mérite d'être distingué par l'Académie de Stanislas par l'attribution du prix Jacques Parisot.



Rapport sur le Prix Paul Louis Drouet par le Professeur Alain Larcen

Monsieur Sylvain Maufroy a eu l'idée, dans son travail de thèse, de se pencher sur la survenue de l'ergotisme en Lorraine au Moyen Age, en retrouvant dans les chroniques, plus que dans les ouvrages à caractère médical, descriptions et témoignages qui permettent d'apprécier la diffusion et la gravité du mal frappant des populations paysannes, surtout par temps de disettes et de mauvaises récoltes dues en partie à des facteurs climatiques. L'ergotisme peut être défini comme l'ensemble des manifestations pathologiques provoquées par l'usage alimentaire répété et plus ou moins prolongé de seigle ergoté, c'est-à-dire, comme on les ait depuis le travail de l'abbé Tessier en 1777, de seigle parasité par un champignon, *claviceps purpurea*, producteur de nombreux principes actifs, dont certains très toxiques et qui font le bonheur des chimistes et des pharmacologues.

Les deux formes cliniques, la convulsive et surtout la gangreneuse, ont toujours frappé les esprits, la gangrène touchant les extrémités des membres et entraînant des douleurs très vives, conduisant à un noircissement, un dessèchement, une carbonisation surtout des pieds et des jambes allant jusqu'à l'amputation spontanée. Les dénominations sont nombreuses et ne concernent pas toutes l'ergotisme, car il pouvait y avoir confusion avec la peste, maladie infectieuse épidémiques qui décimait aussi les populations à la même époque. On parle de feu caché, de feu invisible, d'ardeur mortelle, de feu sacré, de feu de soufre, de feu infernal et surtout de mal des ardents, de feu de saint Martial, de saint Laurent et surtout, à partir du XII^{ème} siècle de feu de saint Antoine, qui est le véritable ergotisme, bien distingué du mal des ardents, identifié plutôt à la peste bubonique ou *pestilentialis ignis*.

L'ergotisme touchait surtout la population paysanne se nourrissant de galettes et de bouillies de pain préparé souvent avec de la farine de seigle qui, en période d'années pluvieuses et froides, pouvait être ergoté. La coïncidence avec les années de disette ou de famine est évidente. Sylvain Maufroy donne une bonne description de l'affection et des re-

cherches qui aboutirent au XVIII^{ème} siècle après le rapport des commissaires de la Société royale de Médecine de Sologne à l'identification très précise du champignon parasite responsable. Des cartes montrent sa diffusion en Europe au Moyen Age et dans les temps modernes, mais l'étude de Sylvain Maufroy concerne surtout le feu de saint Antoine en Lorraine.

Il a pu colliger des textes anciens de Roussel, Raoul Glaber, Sigebert de Gembloux, Richard de Wassebourg, dom Bouquet, etc. relatant une épidémie certaine ou très probable du X^{ème} au XIII^{ème} siècle en Haute et Basse Lorraine, ce qui le conduit à décrire avec précision 12 foyers épidémiques de 991 à Metz à 1198 à Pont-à-Mousson. L'intoxication a touché toute la Lorraine à de nombreuses reprises, en particulier 1042, 1089 et 1198, mais alors que l'affection perdure en France et en Europe jusqu'au XIX^{ème} siècle, il n'y a plus de cas d'ergotisme en Lorraine à partir du XIII^{ème} siècle. Les textes étaient jusqu'à présent cités, mais sans analyse précise, il y avait souvent des erreurs de dates et de localisations, l'intérêt du travail de Sylvain Maufroy est d'avoir retrouvé les textes originaux, de les avoir confrontés et de donner des citations exactes ou très suggestives permettant d'établir avec précision une carte de l'incidence de l'ergotisme en Lorraine.

Le travail est admirablement complété par l'histoire du culte de saint Antoine et de son iconographie. Un des premiers saints invoqué en Lorraine avant saint Antoine avait été saint Goéric, dont les reliques avaient été confiées par Adalbéron II, évêque de Metz, à une communauté de bénédictins d'Epinal aux environs de l'an mil. Les ardents étaient accourus au tombeau du bien heureux Richard, abbé de Saint-Vanne à Verdun en 1042 et on leur faisait absorber, selon Hugues de Flavigny, une boisson faite de raclure de la pierre du tombeau... Mais comme partout en France et en Europe, les foules se mirent, depuis l'épidémie du Dauphiné en 1089 sous la protection de saint Antoine dont les reliques venant d'Alexandrie avaient été données par l'empereur romain à Guilin II qui les confia à l'église de La Motte aux Bois devenue Saint Antoine du Viennois. L'ordre hospitalier des Antonins, au départ laïque puis entièrement religieux sous l'égide de la règle bénédictine, puis des chanoines réguliers de saint Augustin se spécialisa dans l'assistance des victimes du feu, les hébergeant, les habillant et les nourrissant ; les démembrés étaient en principe seuls admis dans ces établissements spécialisés. La nourriture était probablement plus saine et plus équilibrée qu'au domicile des malades, ce qui permit aux Antonins d'obtenir, les prières aidant, des améliorations et même des guérisons qualifiées de miraculeuses. Les Antonins ou Antonites, ou encore en Lorraine Antonistes avaient le privilège de la quête, ils étaient vêtus d'habits marqués du

Tau, agitaient leur clochette pour faire rassembler les populations et avaient le curieux privilège de faire circuler les cochons marqués du Tau, porteurs d'une clochette et ayant les oreilles fendues.

Sylvain Maufroy fait l'étude détaillée des hôpitaux, commanderies, maisons, préceptoreries, couvents, chapelles, cures et fermes implantés en Lorraine dont l'établissement le plus ancien et le plus important est celui de Pont-à-Mousson, hôpital confié aux Antonins en 1217, dont l'église dédiée à saint Antoine est aujourd'hui la magnifique (surtout après sa restauration) église Saint-Martin. Le détail des établissements en Meuse, en Moselle, et à moindre titre dans les Vosges est d'une grande précision. Le relevé est complété par la recherche de l'iconographie de saint Antoine en Lorraine, statues, fresques murales de Sillegny, sans que l'on puisse superposer la localisation de ces statues et de ces représentations avec les établissements d'Antonistes et encore moins les épidémies.

Il s'agit donc d'un travail sérieux et approfondi réalisé de façon méthodique, très documenté, argumenté, richement illustré, témoignant d'une curiosité médicale et scientifique certaine, mais aussi d'un esprit de recherche historique et artistique qui étonne aujourd'hui plus qu'autrefois et qui montre que chez certains jeunes médecins vibre toujours la corde humaniste. Lorsque cet humanisme est lotharingien, il n'est que juste que notre Académie le distingue et le récompense par le prix P.-L. Drouet.

PRIX ARTISTIQUES



Rapport sur le Prix Galilée par Monsieur Jean-Marie Collin

En attribuant le prix Galilée à Sandor Kiss, la commission artistique a pensé répondre au vœu des donateurs : Sandor Kiss n'est pas un inconnu en Lorraine, car il demeure à Morhange. Il est né le 5 janvier 1938 à Budapest en Hongrie. Parallèlement à un suivi secondaire, il suit un cycle d'études en Architecture. En 1957, il quitte une Hongrie traumatisée et une ville qui se relève à peine du drame qu'elle vient de vivre.

Il s'installe d'abord à Strasbourg, où il poursuit sa formation artistique à l'école des arts décoratifs, dans les disciplines les plus diverses : dessin, peinture, sculpture, tapisserie, décoration, dans les ateliers de Louis Wagner, Joseph Gass et François Cacheux.

Il choisit ensuite Nancy, où il travaille à partir de 1964 dans les cabinets d'architecture, décoration, décor de théâtre, agencement, peinture, sculpture, ferronnerie d'art. A partir de 1972, il acquiert une maison à Vannecourt (Moselle), où il réside avec son épouse et ses quatre enfants. En 1974, il y transfère son atelier et en 1979 il ouvre une galerie dans laquelle il présente ses réalisations de dessin, peintures, sculptures et objets d'art. Inauguré par Pierre Messmer, l'atelier galerie fait partie d'un circuit touristique du Saulnois. En 1978, il vend sa maison de Vannecourt et achète une maison à M. Pierre Weiler à Morhange.

Monsieur Robert Vrinat, critique d'art, vice-président de la presse artistique française, diplômé d'art et d'archéologie, président d'honneur de la fédération nationale des Beaux-Arts, a écrit sur Sandor Kiss quelques phrases que nous extrayons :

«Sandor Kiss est un sculpteur au plein sens du terme ; ce fut le fond de ses études artistiques ; il l'a démontré et le démontre chaque jour par sa maîtrise des techniques les plus diverses, de la pierre, du métal ; des matériaux nouveaux que la science met à la disposition des créateurs de

formes. Il est sculpteur par sa science des volumes et des rythmes, par l'aisance de l'expression, par sa disponibilité et ses aspirations : il sait obtenir, dans la simplicité, le dépouillement, l'impact plastique et esthétique juste et sûr».

J'ai eu à Nancy un maître en architecture, Paul La Mache, qui était hanté par la beauté et pour lequel chaque geste, chaque création devait être réfléchi et pesé. Peut-être bridait-il beaucoup la création des jeunes, mais au total, cette réflexion était bien utile et bénéfique. Elle nous apprenait en tout cas à nous méfier de nos réactions primaires et à réfléchir à nos actes, car la beauté ne permet pas les remords.

Quant à moi-même, j'admire Sandor Kiss, non seulement par le courage qu'il montre en s'installant en Lorraine, pays indiscutablement délaissé, qui a pourtant toujours donné à la France des artistes incontournablelement doués et qui ont affronté ici un climat parfois rebutant, mais encore parce qu'il pense que les œuvres qui sortent de ses mains doivent être belles en dépit des pensées philosophiques qui pourraient dévier sa main.

Sandor Kiss, Mesdames, Messieurs, ne pense pas qu'en raison des pensées bizarres et moroses répandues ailleurs, qui, peut-être, le parcouraient, ce qui doit sortir de ses mains doit toujours être laid ; au contraire, il pense que ses œuvres doivent être belles et témoigner ainsi de la pérennité de la Lorraine.



Rapport sur le Prix d'Architecture par Monsieur Jean-Marie Collin

L'Académie de Stanislas a attribué le prix d'Architecture institué grâce à la générosité de la caisse d'épargne des Pays lorrains à Mademoiselle Nadège Bagard.

Que nous soit donnée ici l'occasion de remercier monsieur Denis Grandjean, directeur de l'école, et mademoiselle Marie-José Canonica, qui ont œuvré à cette collaboration efficace de l'académie avec l'école d'architecture pour désigner le lauréat. Car l'académie a été, comme d'habitude, embarrassée par la qualité des œuvres présentées. Il y avait en tout six projets : trois qui décrivaient le processus de création et trois qui formalisaient un projet actuel.

Le travail de mademoiselle Nadège Bernard, née à Saint-Dié, était de ceux qui décrivaient le processus de création et, bien que ce ne soit pas dans les habitudes de l'académie de récompenser un projet qui pense à

ces questions inhabituelles dans leur résultat, nous en avons ainsi statué. Le projet s'appelle «*écrire l'architecture*». Il s'agit de créer un lotissement composé d'un ensemble de 12 entités capables de contenir en tout 42 logements.

La création de l'outil d'expression dans la méthode d'emploi ont été décrits, car l'œil devient dominant. Et puis, l'école d'architecture est une école où l'on réfléchit avant de créer... ? ? ?

Nadège Bagard a beaucoup réfléchi : par exemple des photographies prises tous les jours, y compris les plus terribles (les dimanches où l'on s'ennuie en Angleterre), peuvent nous montrer des labyrinthes, des dédales, des raccourcis, des chemins secrets et invraisemblables, mais jamais d'impasses : elle voit des lieux de passage, de frottements, d'apparitions, de disparitions, qui précèdent le très intime.

Mademoiselle Bagard en tire des conclusions qui l'aident dans la création. Par exemple, elle donne une vue de Portland street à Brighton sur l'extrémité sud du projet : l'étroit volume vitré des paliers des duplex, contre le profil de l'ancienne salle de cinéma, anime le fond de l'îlot. Le résultat est un projet de logements, un peu serré peut-être pour nous autres Français, amateurs d'espace et de verdure, mais assez remarquable de sorte que la démarche suscitée par une école où l'on réfléchit est intéressante et originale.

Il faut, en tout cas, être reconnaissant à Marie-José Canonica d'avoir su si bien préparer les projets et les explications.

Le second projet, celui de Fabien Vacelet, est également un projet qui étudie le processus de création sur les «*ravisseurs de l'espace*». Le mot «*ravisseur*» prend deux sens : un pessimiste, le ravisseur étant une sorte de voleur ; un optimiste, le «*ravisseur*» étant celui qui ravit.

Monsieur Vacelet aime arpenter, mesurer, car pour lui, mesurer l'espace, c'est déjà l'aimer. Il nous propose d'appliquer ses méthodes à un château 1900 existant à Maidières les Pont-à-Mousson et destiné à abriter l'administration du parc régional naturel de Lorraine, mais nous pensons que peut-être, la démonstration serait plus convaincante si elle s'adressait à une administration plus importante.

Madame Natacha Kotarski, quant à elle, «*préfère les dessins d'architecte*», titre de son ouvrage, car elle étudie aussi le processus de création et en particulier la place du dessin d'architecte dans l'enseignement : elle nous dit en effet que les dessins d'architecte sont très recherchés et que les prix montent. Que par exemple deux dessins de 1784 vaudraient environ 1 250 F d'aujourd'hui, et qu'ils atteindraient 500 000 F en salle des ventes.

Mademoiselle Kotarski produit un document écrit plus compréhensible que celui de mademoiselle Bagard, car il est aussi moins abstrait. Et si ses exemples ne sont pas sans employer des architectes étrangers tels que Aldo Rossi, Carlo Scarpa, Dean Wyatt, elle sait aussi citer des architectes français célèbres et variés comme Auguste Choisy, Villard de Honnecourt et Labrouste.

Notre exposé ne serait pas complet si nous n'évoquions les études de Mathieu Huguenin : *Aménagement et espace public en milieu rural*, celui de Y. Rossignol et Jean Tourneux : *Vers une démarche plastique*, enfin celui de Mrs Tempesta et Sébastien Malgras sur *Un chais en Côte d'Or*. Ces trois projets, formalisant un projet actuel, ont certainement attiré l'attention du jury, mais plus faciles à juger que les trois premiers, leurs faiblesses sont aussi apparues plus nettement, et particulièrement nous avons eu du mal à accepter que les explications données ne soient pas aussi convaincantes que nous l'aurions désiré.



Rapport sur les Bourses Sadler par Monsieur le professeur Henri Claude

Ce nous est toujours un honneur et un plaisir de répondre à la mission que nous a confiée Georges Sadler d'attribuer des bourses aux élèves doués et méritants de notre Conservatoire et de notre Ecole des Beaux-Arts.

Etudiant dans le département Arts de celle-ci, monsieur Frédéric Coché nous a été chaudement recommandé par les enseignants : originaire de Pont-à-Mousson où il habite toujours, monsieur Coché, après avoir obtenu un baccalauréat scientifique, a d'abord fréquenté la faculté des Lettres de Nancy en *Culture et communication*, puis, tenté par l'illustration, est allé, durant quatre années, suivre à Bruxelles, l'enseignement de l'Institut Saint-Luc et de l'Ecole de Recherches graphiques. Entré à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Nancy en 1999, il a rapidement obtenu son Diplôme national d'Arts plastiques et passera, en juin prochain, les épreuves du Diplôme national supérieur.

M'étant, comme il se doit, transporté à l'Ecole, où ses œuvres occupent la quasi totalité d'un très grand atelier, il m'a été loisible d'en apprécier la très grande qualité. La partie la plus spectaculaire, constituée de très grandes toiles à l'acrylique, consiste en de larges interprétations des séries d'autopourtraits de Rembrandt, d'œuvres de Poussin, de Vermeer et de Georges de la Tour, la préoccupation du peintre n'étant pas ici d'obtenir des fac-similés mais, comme s'y employèrent avant lui, pour

ne citer que les plus grands, Manet avec Giorgione, Delacroix avec Rubens, Van Gogh avec Millet, Picasso avec Velasquez, de se livrer à un travail d'analyse des formes et des couleurs, de mener des variations d'échelles, de métamorphoses d'écriture et de palette. En contrepoint de ce travail de recherches que sous-tendent une connaissance profonde des époques et des mentalités et une très fine compréhension des œuvres et de leur pouvoir plastique et émotionnel, monsieur Coché présente également, édités par les Editions Fréon de Bruxelles, plusieurs recueils de gravures à l'eau forte, travail très professionnel qui aurait ravi notre regretté confrère André Vahl. Le plus récent, intitulé *Hortus sanitatio*, s'articule autour d'œuvres figurant dans les musées de Bruxelles dans la tradition de Jérôme Bosch à James Ensor et aux surréalistes. En outre, monsieur Coché, qui pratique la vidéo avec plaisir et compétence, produit des courts métrages qui sont encore, nous dit-il, «comme des rêves, des fantômes de peinture».

Frédéric Coché ne se pose pas vraiment la question de savoir s'il est ou non à la mode, mais on peut parier que sa passion de peindre et de graver alliée à une réelle modestie et à un travail particulièrement sérieux et intelligent lui gagneront bientôt les admirateurs qu'il mérite.

Monsieur Mario Montalbano, le lauréat de la bourse réservée à un élève de notre excellent Conservatoire national de région est, sans doute, déjà connu d'un certain nombre d'entre vous. On a ou en effet apprécié son talent tant à la salle Poirel qu'ici même, en août dernier ; en outre, sa très sympathique histoire a été contée par un certain nombre de journalistes de la presse lorraine, voire de la télévision nationale ; et nous apprécions nous aussi son parcours atypique, comme la très providentielle rencontre entre son talent, son courage, sa persévérance et l'efficace compétence des vigilants messagers des Muses qui lui accordèrent leur confiance.

Né à Nancy, d'un père sicilien et d'une mère lorraine, monsieur Montalbano aurait pu se contenter -ce qu'il faisait depuis l'âge de 14 ans- de flatter, par sa cuisine, les papilles de ses contemporains, notamment des pensionnaires de la maison de retraite israélite de Nancy, s'il n'avait trouvé sur sa route les meilleurs soutiens de sa vocation de chanteur lyrique.

Premier pas important dans cette voie, monsieur François Legée ayant remarqué ses qualités dans le chœur du *Gradus ad musicam* l'encourage à se présenter au concours d'entrée au Conservatoire. Las ! A 26 ans, il a dépassé la limite d'âge. Mais voici sa seconde chance, et décisive cette fois! Notre consœur Madame Christiane Stutzmann, qui croit fermement en ses grandes possibilités prend la responsabilité de l'accueillir

dans son cours comme élève libre : il a tout à apprendre, mais le bon et rude combat qu'il mène lui permet d'être admis au concours d'entrée grâce à une dispense de monsieur Jean-Marie Quenon, qui nous honore aujourd'hui de sa présence. Dès lors, les succès s'enchaînent. Il est en 1998, finaliste du concours des *Voix d'Or*. L'année suivante, titulaire du Diplôme de fin d'études avec la mention Très Bien, il est Médaille d'or de Chant, à l'unanimité, avec les félicitations du jury, dans la classe de Christiane Stutzmann. Enfin, en 2001, il est engagé comme premier ténor dans le chœur de l'Opéra du Rhin à Strasbourg, deuxième scène nationale française et va pouvoir vivre pleinement sa passion.

Les rapporteurs des prix artistiques ont trop souvent exprimé ici l'espoir d'être crus sur parole, quand ils évoquent les qualités des lauréats, pour qu'ils ne se réjouissent pas aujourd'hui de pouvoir faire apprécier celles-ci «en direct». Sitôt couronné par nos soins, monsieur Montalbano va, en effet, interpréter quelques extraits de son répertoire ; et comme un bonheur ne vient, dit-on, jamais seul, nous ferons même un radieux retour sur notre séance solennelle de 2001 : pour la jeune violoniste dont le parcours nous avait impressionnés, les fruits ont dépassé les promesses des fleurs, puisqu'Éléonore Darmon, que nous aurons aussi le plaisir d'entendre, a depuis lors, été admise à l'unanimité au Conservatoire national supérieur de Paris dans la classe de Gérard Poulet, a été lauréate du Concours international de Violon d'Avignon et vient d'être sélectionnée pour le Concours international *Yehudi Menuhin*.

Heureuse rencontre familiale, c'est la maman d'Éléonore, madame Sophie Brissot-Darmon, qui va accompagner au piano Mario Montalbano.

A celui-ci, nous souhaitons tous, très chaleureusement, de franchir d'autres étapes et de glaner de très brillants succès.

GRAND PRIX DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS



Rapport sur le Grand Prix 2001 par Monsieur Dominique Flon

L'Académie de Stanislas a décidé d'attribuer cette année son Grand Prix annuel à un enseignant, M. Gérard Guéry, qui a mis son énergie et ses compétences au service de la promotion de la culture dans le département des Vosges et plus particulièrement à Epinal.

Notre lauréat avait sans doute bien des atouts à sa disposition.

Le département des Vosges possède de grandes institutions culturelles offertes aussi bien à la curiosité du monde des savants qu'au public des curieux et amateurs d'art.

La ville d'Epinal peut ainsi se réjouir d'abriter, entre autres, un Musée d'art ancien et contemporain et des archives départementales d'une grande richesse. Vous me permettrez de rappeler ici brièvement leur histoire et de décrire leurs principaux trésors.

Créé le 4 septembre 1822, le Musée départemental des Vosges est l'un des plus anciens musées de notre région. Cette création ne devait rien au hasard. En effet, il régnait alors dans le département un contexte particulièrement favorable à l'histoire et à l'antique. Mais les intentions ne sont rien sans des hommes capables de soutenir les projets. Or il se trouva dans le département quelques personnalités dont l'intelligence, la générosité et le travail donnèrent forme au nouvel établissement et le dotèrent de ses premiers fonds.

Le premier d'entre eux fut un de nos anciens confrères, un ingénieur nommé Prosper Jollois. Jollois avait suivi Napoléon dans l'expédition d'Egypte. Aux côtés d'autres savants, il lança des travaux d'irrigation, dessina des routes, fit construire des hôpitaux et creuser des canaux. Il découvrit aussi le monde antique, expérience qui marqua la suite de sa vie. Nommé ingénieur en chef des ponts et chaussées dans les Vosges, il

dirigea la Commission départementale des antiquités. Ce fut l'occasion d'un important programme de fouilles sur les grands sites archéologiques vosgiens. Jollois invita le Spinalien Charles Pensée à réaliser des aquarelles sur les sites gallo-romains et rassembla les découvertes les plus importantes pour les déposer au musée ? C'est ainsi que fut constitué le fonds archéologique spinalien, fonds que complète le reportage aquarellé de Pensée.

Un deuxième homme eut une influence décisive sur le musée. Il s'agit de Claude-Antoine Gabriel, duc de Choiseul-Stainville (1760-1838). Cet aristocrate était un neveu du premier ministre de Louis XV. Ayant reçu en héritage le château aujourd'hui disparu de Houécourt près de Vittel, le duc passa de longues périodes dans les Vosges.

Maire de Houécourt, conseiller général des Vosges, pair de France, il présidait l'assemblée départementale en 1822 et il poussa à l'ouverture d'un musée. Il contribua même à augmenter le fonds de façon fort généreuse. En effet, un ancien professeur de dessin de l'école centrale du département, Martin-Nicolas Kratz, annonça son souhait de se séparer de sa collection de peintures. L'affaire fut portée devant le conseil général qui se prononça en faveur de l'achat pour le musée. Mais le ministre de l'Intérieur, M. de Corbière, refusa l'autorisation d'acquérir. le duc acheta alors de ses deniers personnels la totalité des peintures pour la somme de quatre mille francs. Ainsi resta en Lorraine le *Job et sa femme*, superbe toile de Georges de La Tour que l'attribution du temps donnait à l'école italienne.

Le musée se compléta enfin, en 1828 et 1829, d'une autre collection prestigieuse. On sait qu'au moment de la révolution, la république avait saisi les biens des émigrés. Dans les Vosges, les premiers touchés furent les princes de Salm qui avaient quitté leur palais de Senones pour se réfugier en terre germanique. Leur admirable collection de peintures fut transportée à Epinal dans le but d'être un jour exposée aux amateurs. Soixante-six toiles furent déposées au musée. Parmi elles, nous ne citerons qu'une *Mater dolorosa* de Rembrandt, *l'Été et l'Hiver*, deux toiles de Jan Brueghel dit de velours, un *Paysage* de Jacob van Ruisdael et une *Tête de jeune fille*, un gracieux dessin de François Boucher.

Le musée était bien doté dès son ouverture. Les successeurs de ces deux pères fondateurs enrichirent ensuite les collections d'une section ethnographique, d'œuvres lorraines médiévales et classiques, d'une très exceptionnelle collection de monnaies, notamment de monnaies de la région, enfin d'une collection d'art contemporain dont Epinal se flatte d'abriter un des premiers fonds français.

Quant aux archives départementales des Vosges, elles conservent des documents exceptionnels qui sont de précieux témoignages de la vie

administrative et des évolutions sociales et économiques. On sait que le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle virent la naissance d'une grande industrie : le textile, et que l'imagerie connut alors sa période la plus brillante. Mais il faut se rappeler que se trouvaient autrefois sur le sol des Vosges quelques grandes institutions aujourd'hui disparues. Il convient d'évoquer ici la vie monastique : Saint-Dié, vieille abbaye qui se transforma en chapitre de chanoines, Remiremont et son abbaye de dames nobles dont l'abbesse était princesse de l'Empire, Senones où vécut Dom Calmet et où vint Voltaire, Etival et enfin Moyenmoutier. Il y eut aussi des centres urbains importants : Mirecourt, qui fut un chef-lieu de bailliage en même temps que la capitale de la lutherie, Neufchâteau et Epinal, qui furent de riches cités marchandes au Moyen Age.

On comprend aisément l'importance des archives départementales.

Mais il ne suffit pas de disposer de toutes ces richesses artistiques et d'une histoire prestigieuse : encore faut-il les faire connaître et les mettre en valeur. C'est la tâche qui a été confiée à Gérard Guéry.

M. Gérard Guéry est né le 22 mai 1954 à Epinal au sein d'une famille vosgienne. Après des études primaires et secondaires qui l'ont conduit au baccalauréat en 1972, il décida de se consacrer à l'enseignement. Il entra à l'école normale et obtint son diplôme d'instituteur en 1974. Il prit alors ses fonctions.

Comme nous avons affaire à un homme décidé, plein d'ambitions et de talents, M. Gérard Guéry choisit d'approfondir ses connaissances parallèlement à ses activités professionnelles. Il s'inscrivit à l'université de Besançon, qui lui délivra avec mention très bien un DEUG, puis une maîtrise d'histoire en 1984, et il produisit un mémoire portant sur *le mariage à Epinal aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles*. Ce beau cursus devait évidemment le signaler aux autorités académiques qui le détachèrent en 1985 au service éducatif du musée départemental et des archives départementales des Vosges.

Dans cette fonction, M. Guéry a reçu mission de participer à la formation continue des enseignants au travers de stages et de conférences et de préparer des expositions en faveur du monde scolaire. Dans ce poste, il va montrer son énergie et ses capacités.

En effet, M. Gérard Guéry doit travailler principalement avec le Musée et les Archives.

Il se donne à cœur de réaliser chaque année au moins une exposition nouvelle consacrée à un thème particulier. Motivant les équipes des conservateurs et des érudits, il a participé ainsi à la réalisation de trente de ces expositions depuis 19885. Convaincu que ces manifestations devai-

ent toucher un large public, que ce soit à Epinal ou hors d' Epinal, M. Gérard Guéry s'est attaché à ce qu'elles soient itinérantes. Ce fut le cas de quatorze d'entre elles : onze préparées avec le musée, trois avec les archives. Quand le sujet le mérite, la diffusion déborde le cadre classique de la présentation d'objets ou de panneaux pour s'étendre à la confection de cassettes vidéo. Ce fut cinq fois le cas.

Parmi les thèmes retenus, nous en trouvons certains qui s'intéressent à l'activité économique ancienne, comme les colporteurs de Champagne, ou récente, comme l'industrie textile, à des techniques comme l'écriture, la roue ou les chemins de fer vosgiens, d'autres à l'histoire, celle des celtes ou des villages et des habitants des Vosges. Certaines manifestations se sont attachées à la célébration d'un grand événement, comme la révolution française ou à la vie administrative, comme l'administration préfectorale, le rôle des archives ou les recensements de population.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'action conjuguée du service pédagogique avec la Musée départemental et avec les Archives des Vosges a débordé le cadre scolaire pour s'étendre à un public cultivé, voire un public savant et a donné lieu à d'intéressantes publications auxquelles M. Gérard Guéry a apporté sa plume.

Ainsi, en 1995, dans *l'Hommage rendu au duc de Choiseul-Stainville*, et en sa qualité de commissaire de l'exposition, il effectue des recherches, prépare l'iconographie et rédige l'histoire du personnage et celle de sa famille.

En 1998, le sujet choisi porte sur Prosper Jollois et Charles Pensée. M. Guéry participe à la rédaction du livret *de l'Égypte aux Vosges, l'archéologie et l'aquarelliste*, dans lequel lui est réservée toute l'aventure égyptienne de Jollois. C'est lui encore cette fois qui a fédéré les énergies et a obtenu le concours d'une quinzaine de personnalités pour faire aboutir le projet.

En 1999, il est déjà beaucoup question de l'euro. Le musée a une collection numismatique du plus haut intérêt. Le thème de l'année est donc *2000 ans de monnaies, de la gaule à l'Europe*. Les collections de monnaies se trouvent malheureusement dans le plus grand désordre après le déménagement qu'ont imposé les travaux d'extension du musée. M. Gérard Guéry mobilise autour de lui une équipe de numismates qui reclasse ce qui doit l'être et permet la présentation au public des spécimens les plus significatifs. Il intéresse même à la question le département des monnaies, médailles et antiques de la Bibliothèque nationale de France, dont le responsable se déplace à plusieurs reprises à Epinal et propose de compléter les présentations de quelques pièces prêtées par

son établissement. Un ouvrage est publié dont les auteurs sont les meilleurs spécialistes du moment. M. Gérard Guéry y participe, narrant les origines de la collection du musée et le rôle éminent de Jules Laurent, qui fut conservateur de 1844 à 1877. Ce grand numismate était toujours à l'affût des trouvailles et avait le don d'enrichir les fonds de spécimens exceptionnellement rares.

En l'an 2000, deux sujets sont retenus. Le premier porte sur *L'histoire naturelle des Vosges, sur les pas de Jean-Baptiste Mougeot*. Jean-Baptiste Mougeot (1776-1858) était un botaniste et un médecin de renom qui porta un regard émerveillé sur les richesses de la nature et consacra sa vie à les découvrir, à les inventorier et à les faire connaître.

M. Guéry rassembla sur cet hommage une équipe de zoologistes, de botanistes et de géologues, qu'il alla chercher dans la région et au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il fit paraître un superbe livre où sa participation porte sur la vie et l'œuvre de Mougeot, tandis que les spécialistes apportaient leur éclairage sur les traits spécifiques de la faune, de la flore et de la géologie vosgiennes. Le second sujet a pour thème : *Le préfet et la vie dans les communes du département des Vosges (XIX^{ème}-XX^{ème} siècle)*. Cette exposition s'appuyait sur les Archives départementales et s'inscrivait dans le bicentenaire de la création de l'institution préfectorale. Ce fut l'occasion d'expliquer l'organisation administrative de la France et de décrire quelques scènes significatives de la vie quotidienne de nos grands-parents.

En 2001, il faut préparer une opération importante. Il s'agit de l'organisation à Epinal du congrès de la Société française de numismatique. En effet, cette compagnie a soigneusement noté que le musée possédait des collections d'un grand intérêt et que Gérard Guéry était un homme de grand savoir-faire, capable de produire des journées de haut niveau scientifique. C'est la première fois dans ses cinquante-six ans d'existence que la Société française de numismatique se réunit dans une ville de l'Est de la France. Il est décidé de présenter quelque cent cinquante monnaies d'or, propriétés du musée. M. Gérard Guéry est commissaire de l'exposition. On ne sera pas surpris de savoir que deux ouvrages sont alors publiés. Le premier, *Monnaies d'or*, consiste en une présentation photographique commentée par des spécialistes de l'ensemble des monnaies d'or du musée. M. Gérard Guéry y rappelle en introduction l'œuvre du conservateur Jules Laurent. Le second document regroupe les actes du colloque, notamment les communications touchant la numismatique lorraine.

Chevalier dans l'ordre des Palmes académiques, M. Gérard Guéry est l'exemple de ce que peuvent mettre en œuvre la passion et le dévouement.

C'est pourquoi l'Académie de Stanislas l'a choisi pour son Grand prix annuel, prix que finance la générosité de la SNVB. Elle entend ainsi récompenser M. Guéry pour la qualité de son travail et signaler son activité et ses compétences à l'attention du public. Elle souhaite qu'il poursuive son action avec le même succès à la plus grande satisfaction de ses concitoyens et de ses amis.



PROGRAMME MUSICAL

Au cours de la séance publique du 27 janvier 2002, Mario Montalbano, ténor, lauréat de la Bourse Sadler 2001, a chanté :

L'Air du duc de Mantoue, extrait de *Rigoletto*, de Verdi.

Le Lamento de *La Tosca*, de Puccini.

L'Air de Canio, extrait de *Paillasse*, de Leoncavallo.

Il a été accompagné au piano par Sophie Brissot-Darmon, pianiste accompagnatrice de la Classe de chant de Christiane Stutzmann, au Conservatoire National de Région de Nancy.

Eléonore Darmon, violoniste, lauréate de la Bourse Sadler 2000, a interprété :

Introduction, puis *Rondo-Capriccioso*, de Camille Saint-Saëns.

Elle a été accompagnée au piano par sa maman, Sophie Brissot-Darmon.

La présentation des deux parties du programme a été assurée par Madame Christiane Stutzmann, membre associé correspondant de l'Académie de Stanislas et professeur de Chant au Conservatoire de Nancy.